

Room Du dedans au dehors

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 300, janvier 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80916ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2016). Compte rendu de [Room : du dedans au dehors]. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 24–24.

Room

Du dedans au dehors

Un jeune garçon et sa mère sont emprisonnés dans une chambre. Leur seul visiteur est un homme, atrabilaire et désaxé, qui les approvisionne en ressources. Craignant le pire, la femme demande à son fils de jouer au mort dans l'espoir de mettre fin à leur réclusion.

PIERRE-ALEXANDRE FRADET



Prendre des ombres pour la réalité, toute la réalité

Le livre dont le film est adapté est récent, mais son histoire est vieille comme le monde. Elle remonte, à vrai dire, à Platon et à sa célèbre allégorie de la caverne. Que se passe-t-il lorsqu'on est enchaîné et qu'on fait face à des ombres ? On prend ces ombres pour la réalité, toute la réalité. C'est sensiblement ce qui arrive au jeune Jack. Ignorant ce qui transcende son environnement immédiat, il réduit le monde à ce qu'il a sous les yeux : une baignoire, un lit, une télévision. Ni fondamentalement malheureux ni fondamentalement gai, il accepte le monde tel qu'il est, incapable de comparer son existence à un autre mode de vie possible. Mais voici qu'il parvient à s'échapper. Au départ étonné par la lumière qu'il perçoit et les gens qu'il rencontre, il s'y habitue peu à peu.

« Parce que moi je rêve, moi je ne le suis pas », répétait Léolo dans le chef-d'œuvre éponyme de Jean-Claude Lauzon. Il évoquait ainsi, de façon belle, la capacité de l'esprit humain à construire son monde de l'intérieur, mais il négligeait en quoi le monde extérieur se dérobe à l'emprise mentale, ou, autrement dit, il passait sous silence le fait que le monde n'a pas besoin de la pensée pour exister. Dans **Room**, l'indifférence du monde par rapport à l'esprit se trouve exprimée par l'étonnement qu'éprouve brièvement le garçon au contact du monde extérieur. En sortant de la chambre où il était reclus depuis sa naissance, Jack découvre que le monde, loin d'être réductible à ce que sa pensée projetait sur lui, transcende cette pensée et se laisse connaître peu à peu. L'œuvre d'Abrahamson se démarque

ainsi de bon nombre de films (comme **Beasts of the Southern Wild**) et de romans (*L'Avalée des avalés* de Réjean Ducharme, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaetan Soucy) qui présentent un monde construit par un esprit juvénile.

Mais **Room** ne va pas jusqu'au bout dans cette intéressante voie anticonstructiviste. Là où l'œuvre aurait pu mettre plus en avant le choc que subit le garçon relativement au monde extérieur, elle attire en effet surtout l'attention sur les problèmes que subit la mère : son entrevue avec une animatrice, son rapport avec ses parents, ses difficultés d'adaptation... Avec un rythme soutenu qui nous fait transiter de l'état mental du garçon vers celui de la mère, on a trop peu l'occasion de comprendre en quoi un dehors ébranle véritablement l'intériorité de Jack. Par conséquent, il eût peut-être été

préférable de prendre exemple sur un roman récemment publié, auquel il serait difficile de ne pas songer ici en raison de ses thèmes propres : *Barbe* de Julie Demers.

Dans cette œuvre mi-comique mi-tragique, placée sous le signe du réalisme magique et qui défie l'écriture blanche, le dehors prend une place de choix. En décrivant une jeune fille à barbe d'abord convaincue qu'elle peut vivre seule en forêt, mais qui découvre peu à peu sa dépendance à l'égard des animaux et de son village, *Barbe* insiste sur l'importance de ce qui transcende l'esprit de la fillette – insistance qui est renforcée par un intérêt marqué pour les scénarios postapocalyptiques. Au lieu de verser dans un éloge facile de la différence, *Barbe* fait aussi comprendre, sans pour autant inviter au pur conformisme, qu'il revient à cette fillette de s'affirmer en présence des autres tout en renonçant à une part de soi. En effet, c'est en cessant de voir dans autrui un simple réservoir d'intérêts personnels qu'elle parvient à éviter de snober les autres et de se snober elle-même, puis qu'elle découvre l'insuffisance du « dedans » par rapport au « dehors ». Découverte qui s'avère, en revanche, trop peu creusée dans **Room**.

★★★

■ **Origine :** Canada / Irlande – **Année :** 2015 – **Durée :** 1h58 – **Réal. :** Lenny Abrahamson – **Scén. :** Emma Donoghue d'après son roman – **Images :** Danny Cohen – **Mont. :** Nathan Nugent – **Dir. Art. :** Ethan Tobman – **Cost. :** Lea Carlson – **Mus. :** Stephen Rennicks – **Son :** Peter Blayney – **Int. :** Brie Larson (Ma), Jacob Tremblay (Jack), Sean Bridgers (Old Nick), Joan Allen (Nancy), William H. Macy (Robert), Amanda Brugel (la policière Parker), Wendy Crewson (l'intervieweuse), Tom McCamus (Leo) – **Prod. :** David Gross, Ed Guiney – **Dist. :** Remstar.